

De l'écriture à la traduction
A propos de «L'immeuble Yacoubian»

Gilles Gauthier
Diplomate et écrivain



Synergies Monde arabe n° 4 - 2007 pp. 15-21

Il y a une sorte de magie dans l'action qui vise à faire passer
une œuvre d'une langue dans une autre.
Une magie et une imposture.
Celle du bernard-l'hermite qui, faute de bâtir son propre ouvrage,
va s'habiller de la coquille d'un autre.

Résumé : *Un auteur français, arabisant de surcroît, plonge dans le monde singulier de la traduction. Une aventure entre deux langues cultures, ardue et passionnante à la fois, au cours de laquelle il ne cesse de se demander ce qui doit « sortir de la forge » : un texte arabe ou français ? Finalement, « c'est comme si le livre venait de naître une seconde fois » comme l'annonça Alâ' Al Aswânî, l'auteur du roman original.*

Abstract : *A French author knowing Arabic goes through the surprising world of translation. It is a passionate and hard adventure between two languages and two cultures in which he is frequently asking himself what could be made up: an Arabic or a French manuscript ? Finally, 'It was as if the novel was born for the second time !' as confirmed by Ala' Al Aswânî the original book author.*

Mots-clés : *Traduire, écrire, réécrire, interpréter.*

La traduction de *L'Immeuble Yacoubian* a été ma première tentative dans ce domaine, depuis le jour très lointain où j'avais tenté de faire passer en français l'ode à *Walt Whitman* de *Federico Garcia Lorca*. C'était pour « Poésie sur tous les fronts », l'émission de *Jean Sénac* sur Radio Alger en 1969. Cela m'avait pris des heures de chercher les exactes correspondances. En poésie, c'est le choc inattendu de mots, d'idées ou d'émotions qui fait jaillir l'étincelle. Ni l'espagnol d'un poème, ni le français qui le traduit ne sont des langues courantes. En prose, il faut que cela coule, que l'oreille n'entende aucun son discordant. Il faut que la langue s'humilie devant son objet, qu'elle lui soit serve.

Un beau jour de l'année 2004, un ami rentrant d'Égypte me tendit un livre et me dit : voilà, il faut absolument que tu le lises. C'est une bombe. On ne parle que de ça au Caire.

J'étais à cette époque détaché par mon Ministère auprès de la commission des recours des réfugiés à Val de Fontenay. Cela voulait dire pour moi deux demi-heures de trajet en RER, généralement assis.

Apartir du jour où *L'Immeuble Yacoubian* est tombé entre mes mains, les distances ont commencé à me sembler trop courtes. Je souffrais de devoir quitter pour quelques heures Zaki, Boussaina, Taha, Hatem, Abdou et tous les autres que je voyais pris dans un tourbillon dont je ne savais pas vers quel destin il allait les mener, un destin que je devinais tragique, fatal, dont j'aurais souhaité pouvoir arrêter le cours.

Tous ces personnages m'étaient tellement familiers que, en même temps que d'appréhension pour le drame qui se nouait, leur présence me remplissait de douceur, de tendresse. J'aurais voulu pouvoir les empêcher de tomber dans le piège, chacun dans son piège mais toujours le même, celui d'une société qui étale ses injustices, ses oppressions, son désarroi.

Si la plus grande souffrance d'Oscar Wilde avait été la mort de Lucien de Rubempré dans *Splendeur et misère des courtisanes*, pour moi cela fut sans doute celle de Taha, tellement emblématique de ce qui, en Égypte, et au-delà de l'Égypte, enflamme et consume les âmes des jeunes hommes et des jeunes femmes pour les précipiter ensuite sans espoir dans la fournaise de ce qu'ici, on se contente d'appeler fanatisme, extrémisme, terrorisme ... sans bien chercher à en comprendre les causes.

Cela faisait des années que j'essayais d'expliquer cela autour de moi, à la fois dans mon métier et dans ma vie personnelle - et même dans une tentative littéraire qui n'a pas encore su convaincre les éditeurs. Et maintenant que ce livre qui venait d'être publié le disait d'une façon si convaincante, je n'allais pas laisser passer l'occasion.

Quoi de plus facile en apparence? Une prose souple, efficace, sans ces artifices littéraires qui, au nom de la modernité, encomrent trop souvent la littérature arabe contemporaine au risque d'en éloigner le lecteur. Une prose sans recherche inutile, ne visant rien au-delà de l'objet qu'elle se propose : donner vie à des personnages, les rendre réels et, à travers eux, nous faire partager la vie d'un peuple à un moment crucial de son destin.

Je me suis aussitôt mis au travail sur les dix premières pages et en ai soumis l'épreuve à mon ami Richard Jacquemond, le plus fécond et l'un des plus talentueux parmi les traducteurs d'arabe contemporains. Celui-ci m'encouragea et prit contact avec son éditeur habituel qui se montra aussitôt intéressé.

Le plus dur me paraissait donc fait. C'est du moins ainsi que je l'imaginai ! Certes, ce travail de traduction fut à chacune de ses étapes, un plaisir. A chacune des trois lectures (la première pour découvrir, la deuxième pour traduire, la troisième, à voix haute pour confronter ma compréhension à celle de mon ami Aïman Abdel Hafez) j'ai ressenti - nous avons ressenti ensemble - la même émotion.

La quatrième et la cinquième lectures ne concernaient plus que le polissage du texte français. J'ai bénéficié pour cette étape des conseils précis, avisés,

discrets, de mon amie Françoise Bienfait qui a su, sans s'interposer entre le texte et moi, me suggérer des solutions alternatives plus élégantes et faire une chasse intransigeante aux fautes de grammaire et de ponctuation que j'avais fini par ne plus voir.

Cela fut un véritable plaisir - j'attendais cette heure, ces heures quotidiennes, avec impatience - mais également une épreuve, plus lourde que je ne l'imaginai après la première lecture qui m'avait donné le sentiment qu'aucun obstacle majeur n'allait se dresser sur ma route. Or, des obstacles, il y en eut, de plusieurs sortes, mais prenant tous racine dans l'irréductible identité de la langue arabe et de la civilisation qu'elle exprime.

Ce style qu'à la lecture j'avais trouvé si simple, si clair, me glissait entre les doigts. Je ne savais par où le prendre. Cela me rappelait ce discours de François Mitterrand, à Alger, en 1986 dont j'avais dû bousculer les phrases parce qu'en français écrit il faut un début et une fin, un point et une majuscule avec quelques virgules au milieu. Il fallait donc que je fasse subir la même violence au texte de Alaa el Aswany sans lui faire perdre de son naturel et de sa fluidité. La langue française est précise et harmonieuse mais c'est un carcan exigeant. Pas d'autre solution pourtant que de se plier à ses règles ... tout en restant le plus près possible du texte traduit, sans céder à la facilité des approximations.

Mais cette langue stricte, épurée, est une langue pauvre. Pour chaque objet, chaque sentiment, chaque idée, il y a en arabe cinq ou six fois plus de façons de le dire et les répétitions, même nombreuses, n'alourdissent pas le texte. Ces répétitions et ces synonymes, l'auteur ne les a pas mis au hasard. Ils font partie de l'économie du texte, rythment sa cadence. Ces synonymes dont il est parfois impossible de discerner la nuance qui les distingue ne relèvent pas du même champ lexical, n'ont pas les mêmes connotations. Le lecteur arabe perçoit ces différences. C'est sur leur mer agitée qu'il navigue. Le traducteur se trouve devant une double impossibilité : les mots correspondants n'existent pas et, quand bien même ils existeraient, la phrase française n'en supporterait pas l'accumulation. Or, c'est en français qu'il faut écrire, pour un lecteur français qui veut qu'on l'entraîne vers des horizons lointains, mais d'une façon qui lui reste familière. Alors il faut faire des sacrifices : couper ici, élaguer là - le moins possible, certes, avec un déchirement au cœur - en s'efforçant que la perte de sens reste minimale, sans pouvoir toutefois la dissimuler totalement. Un glissement s'opère, comme un calque que l'on ferait passer sur des fonds de couleurs différentes.

La langue arabe est un vaste réservoir, profond de quatorze siècles, qui s'étend du Golfe à l'Atlantique, d'Alger à Agadez. Chacun peut y puiser à sa guise. Je ne vois que le Grec qui en cela lui ressemble, la langue de Cavafy où des mots vieux de 2500 ans côtoient la langue « chevelue » des bas quartiers de Smyrne ou d'Alexandrie.

Le français, lui, épuré, aligné par Vaugelas et par l'Académie, n'a conservé de l'ébullition linguistique des temps anciens que l'instrument nécessaire et suffisant pour l'expression de presque tout ce qui est humain.

Canaliser le courant impétueux de l'un dans la forme exigeante de l'autre,

voilà le défi qu'il faut relever. La question est encore plus ardue lorsqu'on s'attaque à un dialogue. Quel ton choisir, lorsque le registre le plus familier, voire scabreux, cohabite avec des termes d'un autre registre ?

Cette cohabitation, ce bariolage d'une langue aux matériaux divers et composites, cette fastueuse richesse où les pierres précieuses se mêlent à la boue et au sable, que ressent l'auteur arabe lorsqu'il doit l'affronter, la dompter, la plier à son usage ? Ne se sent-il pas perdu, noyé, forcé de se frayer sans repaires son chemin particulier ? Et le lecteur arabe, comment affronte-t-il cette abondance ? N'est-il pas lui-même désorienté, gêné parfois par l'absence d'un code unificateur ? C'est là ouvrir la porte à un autre débat. Je ne pense pas que la question linguistique arabe soit définitivement réglée. Ce n'est en tout cas pas à un étranger à demi alphabétisé d'intervenir dans ce débat. Mais quand cet étranger s'est lancé dans *la folle* entreprise de traduire, il n'en doit pas moins à son humble niveau affronter les conséquences.

L'arabe, dans sa profusion, abonde de ce que l'on pourrait appeler les ornements du langage. La plus banale des conversations, de celles qu'on surprend dans la rue entre un carrossier et son client est pleine de mots doux : « mon cœur » dit l'un, « mon bey » répond l'autre. « Son excellence le pacha m'a beaucoup manqué ». « Votre présence aujourd'hui m'illumine ». « C'est votre lumière qui en est la source. » Ces mots doux sont, en arabe égyptien, plus fréquents que les spectaculaires insultes. Les deux catégories appartiennent au même registre éminemment théâtral. Faut-il prendre ces expressions au pied de la lettre ? Non, bien sûr. N'ont-elles aucune pertinence ? Cela n'est pas juste non plus. Parce qu'ils sont ainsi ornés, les dialogues égyptiens traduisent une réalité de relations humaines beaucoup plus tendres, aimables, légères que les dialogues français. Un traducteur italien sera sans doute, ici, plus à l'aise. Mais faut-il tout conserver ? Ce serait tomber dans le folklore. Doit-on se contenter de donner le sens du message en fuyant tout élément de couleur locale, toute trace de l'origine ? Cela aussi serait trahir. Pour trouver le juste équilibre, il n'y a pas d'autre règle que l'intime conviction du traducteur, en espérant qu'elle rencontre celle du lecteur.

A un degré supérieur - parce qu'elle est plus porteuse de sens - l'abondance des références religieuses place le traducteur devant un insoluble dilemme. Il ne s'agit plus là simplement d'ornements du langage. Même lorsque ces formules sont répétées de la façon la plus mécanique, elles n'en reflètent pas moins une civilisation profondément imprégnée de religion. De toutes les langues occidentales, le français est sans doute celle qui s'est le plus profondément laïcisée : On n'y trouve plus de ces « si Dieu le veut », « Dieu soit avec vous », « par Dieu », encore si fréquents il y a cent ans, encore si fréquents en espagnol par exemple. Il ne s'agit pas seulement d'une question de vocabulaire. Lorsque je réponds « Inchallah », au lieu de « oui », cela ne veut pas dire « peut-être » comme l'imaginent beaucoup de gens. Cela veut dire oui, mais cela implique avec le futur et le destin une relation que notre société qui se croit maîtresse du temps et de l'avenir a perdue. Là encore, le traducteur se trouve devant le dilemme d'alourdir démesurément sa phrase en sombrant dans le plus détestable des pittoresques ou bien, en sens inverse, d'infléchir la réalité qu'il lui revient le plus objectivement possible de faire apparaître.

Le langage de la religion, dans l'immeuble *Yacoubian*, occupe une grande place, comme elle en occupe une, de plus en plus grande, dans la réalité égyptienne contemporaine.

Au côté de ces milliers de mots prononcés sans y penser, il y a tout un langage de la foi qui, au cours de ces quinze ou vingt dernières années, a envahi le quotidien. Tout un discours religieux qui occupe une place centrale dans le roman. Rares sont les personnages qui y échappent : Mme Christine, bien sûr, Hatem Zaki, le vieil aristocrate d'ancien régime et, dans une large mesure, Boussaïna, la jeune fille pauvre qui, malgré toute l'injustice dont elle est victime, n'est pas poussée vers la fièvre religieuse de la majorité de ses compatriotes. Tous les autres, les hypocrites et les purs, cherchent leurs références dans l'Islam. Le texte se trouve donc plein d'invocations, de prêches, de commentaires de la loi, ainsi que de nombreux extraits du Coran. Paradoxalement, ce n'est pas ce qui a présenté le plus de difficultés. On est là sur un terrain connu. Il existe des corpus, des recueils de hadiths, des traductions. Je m'y suis bien entendu appuyé, notamment pour ce qui est du Coran sur les traductions de Denise Masson et de Hamidullah, même si j'ai chaque fois tenu à donner ma propre version. La question était plutôt, dans le domaine de la loi et des commentaires, de savoir s'il ne convenait pas mieux parfois de conserver le terme arabe, en l'expliquant par une note en bas de page, plutôt que de chercher un équivalent français qui aurait pu manquer de précision. Certes, et je suis le premier à en convenir, une bonne traduction idéale doit éviter de laisser des traces de la langue origine, que ce soit dans les mots employés ou dans la tournure des phrases. C'est un texte français qui doit sortir de cette forge.

Mais les principes se heurtent à la réalité : la langue française ne suffit pas à rendre compte de la réalité égyptienne. Elle n'est pas faite pour cela. Elle ne peut rendre compte à la perfection que de la réalité française, voire de celle des sociétés très proches que sont les sociétés occidentales.

J'ai donc maintenu dans le domaine religieux, mais pas seulement là, des mots de la langue d'origine, des tournures de phrase et des expressions qui ne sont pas ou ne sont plus employées chez nous et j'ai ajouté à tout cela une cinquantaine de notes sans lesquelles je craignais que le lecteur ordinaire ne fît de fausses interprétations.

Cette crainte, je l'ai très fortement ressentie dans un autre domaine qui, avec la religion, occupe une place importante dans le livre, celui de la sexualité, notamment de l'homosexualité.

Une des raisons principales du succès de ce roman, en Egypte d'abord, puis en France, tient à la totale empathie de l'auteur avec ses personnages. Après Flaubert qui disait « Madame Bovary, c'est moi », Alaa el Aswany peut lui aussi affirmer que Boussaïna, la jeune fille pauvre conduite à arrondir ses fins de moi en échange de quelques privautés, c'est lui, tout autant que Zaki bey et son amour des femmes, que le pur Taha qui devient islamiste, que Hatem qui aime les jeunes hommes du peuple. Alaa el Aswany est un romancier, un vrai romancier, un demiurge qui s'éprend de ses créatures.

En relisant avec Aïman, combien de fois nous sommes-nous dit : « Ce n'est pas possible ! Comment peut-il si bien comprendre les islamistes sans l'être lui-même ? »

De la même façon, certains passages concernant les relations de Hatem enfant et de son domestique nubien (la même histoire est survenue, il y a des années, à un de mes amis), de Hatem et de son amant soldat sont si intimes, se réfèrent à des codes tellement secrets qu'on a du mal à croire qu'elles n'ont pas été vécues de l'intérieur, ce qui est d'ailleurs presque le cas puisque Alaa m'a dit avoir mené une véritable enquête « sur le terrain » avant d'écrire son roman, une enquête de journaliste qui se faufile incognito au sein des milieux qu'il veut peindre. D'où ce sentiment si frappant de vérité renforcé par l'absence de tout jugement d'ordre moral.

Pourquoi alors, en dépit de l'indéniable volonté de l'auteur de se montrer équitable, cette gêne ressentie à la lecture de certains passages par ceux de ses lecteurs arabes qui sont le plus directement concernés ? Pourquoi certains sont-ils même allés jusqu'à laisser tomber le livre à la première apparition de Hatem ? Sans doute est-il toujours difficile lorsque l'on appartient à un groupe minoritaire et, disons-le, opprimé, de se voir mis à nu à travers ses faiblesses, ses petites choses, ses travers, ses ridicules. Avec la sensibilité d'écorchés vifs de ceux ... qui ont souvent été écorchés vifs, les intéressés peuvent ne pas supporter de voir leur vie secrète, leur part d'ombre, étalée sur la voie publique. Cette orientation souvent difficile à vivre, mais également source de joie, de beauté, de plaisir, cette orientation non choisie mais que l'on assume, pourquoi chercher qui ou quoi, dans la société, en est coupable, comme s'il s'agissait de trouver des circonstances atténuantes à un crime ?

J'ai moi-même été gêné au départ par cette façon que l'auteur avait de décrire un phénomène, sans le juger, certes, mais en l'excluant ainsi implicitement de la sphère de la normalité. Ma gêne, en fait, venait essentiellement d'une question de vocabulaire : le mot choisi par l'auteur, « chaz », implique déviance, perversion, anormalité. Il est fortement chargé de connotations morales et suffit à jeter l'anathème sur ceux auxquels il se réfère. Ce fut le premier sujet que j'abordai avec Alaa el Aswany, lorsque je fis sa connaissance, six mois après avoir commencé la traduction du livre.

Avait-il le choix ? Non, se défendit-il avec raison, ce mot est d'usage courant, c'est le seul qui soit réellement compris, même si un néologisme (*el mislioun el jensioune*), calqué sur le modèle occidental, est en train de se répandre à grande vitesse depuis quelques années.

Reste que Alaa aurait pu choisir de décrire le phénomène sans le nommer puisque l'état actuel de la langue arabe ne le permet pas d'une façon digne.

Quelle que puisse être ma sensibilité, je ne lui ferai pas, pour ma part, de reproche à ce sujet : on pourrait écrire une somme sur l'homo-érotisme dans le monde arabe et sur ses avatars contemporains, mais le romancier n'est ni responsable d'une enquête sociologique, ni chargé de décrire un monde idéal ou de prêcher pour sa venue. Il lui revient de refléter la société à laquelle il appartient avec les mots qui sont les siens.

Mais ici intervient - encore une fois - le libre choix du traducteur, celui que lui seul, en conscience, doit faire. Sa première responsabilité, certes, est de traduire les mots de l'auteur, leurs nuances, les détours les plus subtils de sa pensée, mais il lui revient tout autant de faire passer l'ouvrage traduit d'une

société dans une autre - des mots d'une langue dans les mots d'une autre langue - et les mots ne sont pas neutres.

Ce qui était au départ un livre arabe égyptien, s'insérant naturellement dans la production littéraire de son pays et de son époque, doit, à l'arrivée, être un livre français, s'insérant lui aussi naturellement dans le panorama littéraire offert au lecteur français.

J'ai donc décidé, dans les passages sur l'homosexualité, d'être fidèle à Alaa el Aswany au-delà de lui-même, d'être fidèle à son intention qui n'était pas de blesser, à sa générosité, à sa profonde sympathie. J'ai d'abord décidé de traduire le mot *chaz* par *homosexuel*, plus neutre. J'ai ensuite choisi de limiter au maximum les occurrences de ce terme trop classificateur. Par ailleurs, pour certains termes argotiques (*koudiana*, *balghar*), je me suis refusé à trouver des équivalents français qui n'auraient pu être que très approximatifs et dont la répétition aurait donné aux passages concernés une note caricaturale. Sans trahir le texte, des notes en bas de page m'ont semblé, là aussi, plus appropriées.

Il m'arrive souvent de parler de « mon » livre à propos de *L'Immeuble Yacoubian*. Alaa lui-même, qui voue un attachement tout particulier à la langue française, m'a dit - heureux d'y voir son texte traduit : « C'est comme si le livre venait de naître une seconde fois. »

Ce n'était pas là une formule creuse, une simple gentillesse.

Il y avait une œuvre au départ. Il y a une œuvre à l'arrivée, mais ce n'est pas tout à fait la même. Une translation s'est opérée, une transmutation obligatoire, nécessaire pour que cette œuvre puisse trouver sa place dans le milieu nouveau où elle se trouve transplantée.

Qu'on ne se méprenne pas : rien d'arbitraire à cela. Tous mes efforts, au contraire, ont été tendus pour rester le plus près possible du texte, pour ne lui faire subir aucune distorsion inutile. Mais, quels qu'aient été ces efforts, il ne m'était pas possible - pas plus qu'à ceux qui se sont livrés à cet exercice avant moi - d'éviter qu'au passage (car c'est bien d'un passage qu'il s'agit comme dans ces films de science fiction où l'on décompose la matière pour la recomposer identique sur une autre galaxie) il n'y ait perte de sens et peut-être aussi création de sens.

N'en va-t-il pas ainsi d'ailleurs de toute œuvre d'art ?

La communication idéale, absolue, est-elle possible entre les hommes, même au sein d'une même culture ?

On comprend mieux, lorsqu'on s'est livré à un tel exercice, l'interdiction qui a longtemps prévalu de traduire le texte sacré. Comment faire passer dans une autre langue le verbe incréé de Dieu ? Sa vérité en serait-elle la même sans toutes ses nuances et toutes ses intonations ?

Il y a une sorte de magie dans l'action qui vise à faire passer une œuvre d'une langue dans une autre.

Une magie et une imposture.

Celle du bernard-l'hermite qui, faute de bâtir son propre ouvrage, va s'habiller de la coquille d'un autre.